

L'AVENTURIER.

(1810.)

DEUXIÈME PARTIE.

UN DUEL SOUS L'EMPIRE.

(Suite.)

XXIII

Tibéria courut au-devant de sa mère.

— Je sais tout, dit-elle d'un air grave et résolu qui donnait à sa physionomie charmante une certaine apparence de sauvagerie.

— Que sais-tu ? demanda Clélie étonnée.

— O ma mère, ma vraie mère, pourquoi ne m'avez-vous pas jugée digne de partager vos secrets et votre chagrin ? continua Tibéria en se jetant dans ses bras.

— De quels chagrins veux-tu parler ? Est-ce vous, Robert, qui portez le trouble dans cette cervelle si jeune et déjà si exaltée ?

— O ma mère, ne le blâme pas. Il est bon, Robert, il est généreux, il est brave, tu me l'as dit cent fois ; il vengera la mort de mon père Tibérius ; il tuera l'assassin... !

A ces mots, je vis pâlir Clélie.

— O mère, s'écria Tibéria, je t'aime, tu le sais bien ; vois, nous t'aimons tous deux, Robert et moi : nous te ferons oublier le passé, ne pleure pas, je t'en supplie. Robert restera près de nous...

— Ma chère enfant, dit Clélie en baisant ses cheveux avec tendresse, retourne au château. Laisse moi seule quelques instants avec Robert. C'est un vieil ami que je n'ai pas vu depuis longtemps, et qui doit avoir mille choses à me dire que tu n'as pas besoin d'entendre.

Tibéria essaya d'éluder cet ordre : mais enfin il fallut obéir, et elle reprit d'un air mécontent le chemin du château.

Quand nous fûmes seuls :

— Mon ami, dit Clélie, qu'avez-vous donc raconté à cette enfant ? Elle paraît toute troublée de vos confidences... Il faut user de circonspection avec elle, Robert, elle a l'esprit prompt, l'imagination ardente, elle devine à demi-mot ce qu'on croit lui cacher, et si ce n'était la triste solitude où nous vivons, car je ne fais ni ne reçois aucune visite, elle serait depuis longtemps, par l'indiscrétion des voisins, au courant de la vérité. Du moins, sans connaître le secret de sa naissance, qu'aucune créature humaine ne peut soupçonner, elle devinerait peut-être que vous êtes Robert de Fénestrange, et cette découverte creuserait entre vous et moi un abîme infranchissable... Au nom du ciel, ami, au nom de notre bonheur à venir, au nom même de cette enfant innocente qu'il faut préserver de la fatalité déplorable qui a pesé jusqu'ici sur votre famille et la mienne, ne lui dites pas un mot du passé... Hélas ! plutôt au ciel que nous puissions nous-mêmes en perdre le souvenir !

Je rassurai Clélie en lui racontant la conversation que je venais d'avoir avec Tibéria. Puis je lui parlai de l'avenir :

— Quoi ! vous m'aimez encore, dit-elle, après tant d'années ?

— Et vous, chère Clélie, ne m'aimez-vous plus ?

— Oh ! moi, répondit elle en souriant, je suis de celles qui ne donnent leur cœur qu'une fois. Pendant neuf ans, je vous ai attendu avec une confiance et fidélité inébranlables. Depuis six ans, c'est-à-dire depuis que vous avez été enfermé en Sibérie, je ne recevais plus aucune nouvelle de vous, je ne savais où vous étiez, j'aurais dû vous croire mort ou prisonnier pour jamais ; eh bien, je n'ai pas désespéré un seul jour. J'ai cru que Robert de Fénestrange briserait toutes les portes, escaladerait tous les remparts, franchirait tous les obstacles, survivrait aux coups de fusil, aux coups de sabre, à la mitraille, et qu'un jour, oui, un jour comme celui-ci, il reviendrait près de moi ; et je ne me suis pas trompée, Robert, je vous aime !

— Vous m'aimez ! m'écriai-je avec transport en la serrant dans mes bras.

Elle se dégagea d'un air calme et doux, et me dit :

— Ami, je ne me parjurerai jamais. Mauléon vit encore ; et tant qu'il vivra, je suis liée par son crime.

— Vous me jurez, répliquai-je, que la vie de Mauléon est le seul obstacle qui sépare !

— Je le jure.

— Je partirai demain. Cette fois, le scélérat ne peut plus m'échapper.

— Ami, dit Clélie, que voulez-vous faire ? J'ai souhaité longtemps qu'il reçut le châtement de son crime. Aujourd'hui, sans le haïr moins, je tâche de l'oublier. Robert, vous êtes mon seul ami sur la terre, le seul cœur dans lequel je puisse verser mon chagrin et chercher des consolations. Allez-vous courir de nouveaux dangers, vous faire tuer peut-être, pour une vengeance impossible ? Vivez plutôt près de moi ; soyons amis et ne nous quittons plus. Qui sait quelles tempêtes vous attendent encore si vous quittez le rivage ! Robert je vous en supplie, ne tentez pas la colère céleste ! Qui sait si les ombres de mon père et de mon frère ne sont pas entre vous et moi, et ne s'opposent pas à un mariage sacrilège !

Je secouai la tête en silence.

— La vie, continua-t-elle, peut encore avoir quelque douceur pour nous. Vous vieillirez à côté de moi ; ou plutôt... le divorce peut rompre les liens qui nous attachent l'un à l'autre et vous rendre votre liberté...

Je m'écriai :

— Ah ! ne blasphémez pas, Clélie ! Ne cherchez pas à séparer ceux que Dieu même avait unis !

— Oui, dit-elle encore, vous êtes jeune, ami, et vous trouverez aisément une femme bonne et belle et digne de vous. Je verrai sans envie une autre porter le nom de Robert de Fénestrange et lui donner une famille... J'aimerais vos enfants, Robert, comme s'ils étaient à moi...

Ici je l'interrompis :

— Ne me parlez pas de cette horrible avenir, Clélie. Je n'en soutiendrais pas la pensée. Voici mon projet. Je partirai demain pour l'Espagne...

— Vous m'accorderez bien quinze jours, dit-elle en souriant.

— Soit, quinze jours. Mauléon est au service de l'Angleterre. Je le chercherai, je le trouverai, je le tuerai. Oui, je sens que je le tuerai. Ma mort seule peut lui sauver la vie, et je ne mourrai pas, Clélie, je vous le promets... Je connais Masséna, qui commande l'armée de Portugal ; j'ai servi dix-huit mois sous ses ordres. Il se souviendra de moi. Je lui demanderai de me mettre au premier rang dans toutes les rencontres périlleuses ;

il le fera volontiers, j'en suis sûr. Après un coup d'éclat, ma grâce est certaine. Napoléon ne peut pas la refuser. Je rentrerai en France. Je reprendrai mon nom, mon titre, Grangeneuve, et nous serons enfin mariés. Si quelque voisin réclame...

— Oui, dit Clélie, je sais que vous êtes homme à réduire tous les indiscrets au silence ; mais qu'importe, ailleurs, les discours de quelques orateurs de cabaret ? Je vous aime, ami, et, après tant de souffrances je vous dois bien de le dire avec franchise. A votre retour, je serai votre femme... En attendant, restez ici quelques jours ; ne repartez pas au lendemain d'un si long et si dur exil. Robert, cette maison est à vous ; ce château est à vous ; tout n'est-il pas à vous ici, sans excepter Clélie ?

A ces mots, que son accent et ses regards rendaient encore plus expressifs, je voulus m'agenouiller devant elle et l'adorer ; mais elle me releva et dit :

— Revenons, Tibéria nous observe peut-être.

XXIV

Pendant quinze jours je ne cessai pas un instant de jouir d'un bonheur sans mélange. Plus le rêve devait être court, plus il fut délicieux. Clélie ne pouvait pas se lasser de me voir, de me tenir compagnie, de se promener avec moi, soit à pied, soit à cheval, dans la campagne. Elle me montrait en détail le château, les terres les prairies, la forêt, me demandait conseil.

— Tout ceci est à vous, ami, disait elle. Réparez, ordonnez, construisez, démolissez, abattez, défrichez tout ce qu'il vous plaira ; vous en êtes le maître. Fénestrange est à vous, aussi bien que Grangeneuve. Faut-il meubler cette chambre ? Ce sera celle de Tibéria. Faut-il murer cette porte, ouvrir un corridor, percer une fenêtre, vendre cette futaie ?

En même temps elle cherchait à me distraire par ces soins matériels et se faisait un bonheur de me consulter en tout ; car enfin, disait-elle en riant, puisque vous allez devenir mon maître, cher seigneur, il est naturel que je commence à prendre l'habitude de l'obéissance.

Souvent aussi elle me faisait raconter mes aventures ; surtout Tibéria, qui ne me quittait guère, était insatiable. Je lui disais vingt fois ma rencontre avec Rendjit Sing, mes combats en Italie, ma captivité, mon évasion ; elle buvait avidement toutes mes paroles.

Entre ces deux femmes, et je pourrais presque dire ces deux jeunes filles presque également charmantes, — car Clélie n'avait rien perdu de sa beauté et Tibéria n'avait pas encore toute la sienne, — j'étais le plus heureux de tous les êtres humains. Sage si je m'étais contenté de ce bonheur, et si je n'avais pas aspiré à un bonheur plus grand encore !

Mais enfin il fallut partir.

La veille, c'est-à-dire le 1er septembre 1810, — je me souviendrai longtemps de cette date, — Clélie, retenue dans sa maison par les soins du ménage, permit à Tibéria de faire une promenade à cheval avec moi ; nous partîmes tous deux pleins de gaieté, et nous galopâmes quelque temps sous bois à travers la forêt de Fénestrange.

Cependant l'ardeur des chevaux, sinon la nôtre, se calma bientôt, leur course se ralentit et je crus voir que Tibéria devenait rêveuse.

— Ainsi donc, vous partirez demain ? demanda-t-elle.

— Il le faut, Tibéria.

— Eh ! bien, emmenez-moi.

— Oh ?

— En Espagne.

Je la regardai en feignant de rire aux éclats comme si la proposition n'eût pas été sérieuse ; elle l'était cependant.

— Je sais bien, me dit Tibéria, que vous me prenez pour une enfant, vous et ma mère adoptive, mais...

— Mais, ma chère Tibéria, lui dis-je en l'interrompant, vous savez qu'on se bat en Espagne ?

— Je le sais.

— Et que, derrière toutes les haies, on est couché en joue par un fusil espagnol.

— Je le sais.

— Que derrière toutes les portes, un brave homme s'embusque et vous attend armé d'un couteau.

— Je le sais ; et c'est pour cela que je veux vous suivre.

— Pour cela, Tibéria !... Ma chère petite Clorinde, il faut poser votre armure, ôter vos éperons et votre casque et remettre votre sabre au fourreau ; la guerre d'Espagne est dix fois plus terrible que vous ne pouvez l'imaginer.

— Mais s'il me plaît d'aller à la guerre ?

— Et de verser le sang ?

— Pourquoi non ? Je serais bien aise de tuer de ma main ce Parthenay, l'assassin de mon père.

— Ma chère enfant, lui dis-je, en lui prenant la main, croyez-moi, laissez-là ces folles imaginations, bonnes tout au plus pour Marphise ou Bradamante ; restez au coin du foyer...

— Oui, c'est cela, dit-elle avec dépit, cousez vos robes et tricotez vos bas ; n'est-ce pas ce que vous voulez dire ?

— A peu près, ma chère Tibéria. Laissez à l'homme le soin de donner des coups de sabre à tort et à travers. Je vous promets, je vous jure de venger votre père, et de ne revenir jamais si je ne puis pas tuer son meurtrier.

— Mais si vous êtes blessé ? dit-elle.

— Eh bien, on me portera à l'ambulance. Les chirurgiens savent bien leur métier.

— C'est égal, dit-elle, j'aurais voulu vous suivre, prendre soin de vous.

— Et Mme de Fénestrange ? Qui lui tiendra compagnie ?

— Oh ! ma mère m'aime beaucoup, mais elle n'a pas besoin de moi, tandis que vous en aurez besoin, vous !... D'ailleurs, qui l'empêche de venir avec nous ?

— Est-ce qu'on peut amener deux femmes à l'armée ?

— Ah ! vous ne m'aimez pas ! s'écria Tibéria.

Et en même temps elle détourna la tête comme pour cacher son émotion.

Je ne fis pas d'abord à ce reproche toute l'attention qu'il méritait, et j'essayai d'apaiser Tibéria par la promesse de revenir bientôt, c'est-à-dire dans deux ou trois mois, et de ne plus la quitter. Mais elle ne se laissa point prendre à cet appât.

— Non, vous ne m'aimez pas ! reprit-elle avec plus de force.

Le reste de la promenade fut presque silencieux, car, sans ajouter grande importance à ce caprice d'enfant, je sentais qu'elle était irritée contre moi.

Au retour, Clélie informée de la demande de sa fille, se joignit à moi pour lui faire entendre raison ; mais Tibéria fondit en larmes et se retira dans sa chambre.

Le lendemain, cependant, vers sept heures du matin, lorsque je fus prêt à partir, elle vint me dire adieu avec sa mère. Toutes deux m'embrassèrent avec la plus vive tendresse, et Tibéria, s'approchant de mon oreille, me dit tout bas, pendant que Clélie avait le dos tourné :

— Prenez cette médaille de la sainte Vierge que j'ai fait bénir par le curé de Vallière. Elle vous préservera dans les batailles. Adieu, malgré tout, je vous aime."

Je pris la médaille pour lui faire plaisir, je serrai ma chère Clélie dans mes bras, une dernière fois, et je partis au grand trot, monté sur une belle jument limousine dont elle voulut à toute force me faire présent.

Cette fois, j'étais vraiment riche, ayant touché d'un seul coup les revenus de Grangeneuve qui s'étaient accumulés pendant les neuf années de mon exil.

Le 10 septembre 1810, j'arrivai à Bayonne, tout prêt à franchir les Pyrénées pour rejoindre l'armée du général Masséna.

## XXV

Bayonne était alors le plus grand entrepôt militaire de France. C'est là que tout venait aboutir et recevoir une organisation définitive, — les hommes, les chevaux, les canons, les munitions, les vivres. C'est de là qu'on dirigeait d'immenses convois sur Madrid à travers la Navarre.

De l'autre côté des Pyrénées, Mina guettait les Français au passage. Blotti dans ses montagnes, averti par ses espions, bien pourvu de tout par les Anglais et surtout par ses compatriotes, il se précipitait à l'improviste sur l'escorte, enlevait les arrière-gardes, pillait les convois, égorgait les trainards, les blessés, les malades, et faisait à nos soldats une guerre d'extermination. Déjà même on commençait à le craindre en France, et ses agiles fantassins faisaient des incursions dans les villages français de la frontière.

Quand j'arrivai à Bayonne, un bataillon de cinq cents hommes d'infanterie se préparait à partir, emmenant dix pièces de canon, un nombre de caissons proportionné, cent mille livres de biscuit destinées à l'armée de Portugal, quelques barils de lard, et douze-cent mille francs en or, dont le roi Joseph avait, dit-on, grand besoin. J'allai voir le colonel qu'on avait chargé de commander l'escorte, afin d'obtenir la permission de suivre le convoi.

Ce colonel était un joli garçon, bien frisé, de vingt-cinq ou vingt-six ans environ, le marquis de Trouville, dont le père, émigré en 1789 et rentré sous le Consulat, s'était fait nommer chambellan de l'impératrice. Le jeune gentilhomme, poussé de bonne heure à la cour et bien vu de plusieurs nobles dames, s'engagea comme enrôlé volontaire en 1806 et fit rapidement son chemin. En 1809 il fut fait colonel à Wagram, revint à Paris en poste, reçut mille félicitations, et partit pour l'Espagne où le roi Joseph pressé d'avoir une cour et de créer des dévouements, prodiguait les croix et les titres.

Trouville, en moins de six mois, fut fait baron de Pancorbo, commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique, et reçut un brevet de pension de trois mille ducats.

C'était peu si l'on considère les espérances ; c'était beaucoup si l'on considère l'état du trésor royal, car le roi Joseph n'avait guère d'autre re-

venu que l'octroi de Madrid ou l'argent prêté par Napoléon.

Au reste, le jeune colonel ne manquait pas de courage, et il avait eu quelque sens commun, ou s'il avait été moins satisfait de lui-même, il aurait pu commender son régiment d'une façon honorable sinon brillante.

Tel était mon futur compagnon de route.

Il me reçut d'un air protecteur qui sentait à la fois la cour et la caserne, mais sans aucune rudesse. Il eut même la bonté de me mettre à l'aise du premier coup en ordonnant à son valet de chambre de continuer l'œuvre commencée.

Or, cette œuvre n'était pas sans importance. Il s'agissait de friser les cheveux du colonel.

— Comment vous nommez-vous ? demanda-t-il sans me regarder.

— Robert.

— Robert de qui ? Robert de quoi ?

— Robert tout court, colonel.

— Ah ! Et vous allez en Espagne ?

— Oui, colonel.

— Chercher fortune ?

— Oui, colonel."

Il tourna la tête à demi, me toisa d'un regard, et n'eut pas sans doute grande opinion de moi, car il ajouta, comme se parlant à lui-même :

— Ils sont tous comme cela ! Pauvres diables qui croient trouver là bas les mines du Potosi !... Aie ! ajouta-t-il en s'interrompant, vous avez tiré trop fort ; vous m'avez fait mal... Charles, prenez donc garde !"

Charles s'excusa de son mieux et continua à friser.

— Mais quel commerce faites-vous, mon pauvre Robert ? reprit Trouville d'un air de commisération.

— Je ne fais pas de commerce.

— Ah ! ah ! j'entends. Vous allez à la cour de roi Joseph. Vous avez sans doute de puissants protecteurs.

— Personne ne me protège.

— Tiens, dit-il en riant aux éclats, vous comptez sur votre propre mérite.

— Probablement.

— Ma foi ! mon ami, je vous conseille de rester ici, car là-bas nous n'avons besoin de personne pour administrer, gouverner et faire la révérence. Nous avons amené depuis longtemps en Espagne tout ce qu'il nous faut, et la cour est au complet. Ah ! si vous savez faire une sauce, à la bonne heure ! votre fortune est assurée, car les cuisiniers espagnols ont juré de nous empoisonner. Nous ne trouvons partout qu'ail et que safran.

— Enfin, vous m'emmenez, colonel ?

— Comme il vous plaira, mon ami, comme il vous plaira."

Puis Trouville fit ôter ses bottes, et tendant le pied droit à son valet de chambre :

— Déchausse-moi, dit-il, et frictionne-moi avec la brosse douce. On nous donne ce soir un bal, et je veux que les dames de Bayonne se souviennent longtemps du colonel de Trouville."

J'allais prendre congé de ce fat, lorsque le chef de bataillon entra.

Celui-là était un vieux soldat aux cheveux gris, qui parut fort étonné des préparatifs de toilette que faisait le colonel. Evidemment, il n'avait pas fréquenté la cour et ne connaissait rien aux belles manières.

— Mon colonel, dit-il, savez-vous ce qui se passe ?

— Non, répondit l'autre, mais ce doit être bien grave. Je vous entendais jurer dans l'escalier.

Excusez-moi, mon colonel ; mais ces coquins de muletiers me feront damner, je crois. Ils refusent de marcher.

— En vérité, dit le beau marquis. Il faudra voir cela.

— Oui. Ils disent que ce brigand de Mina nous attend au défilé d'Arlaban, qu'il a plus de trente mille hommes sous ses ordres qu'il est maître de tous les passages, que Kellermann est assiégé dans Burgos, que le roi Joseph n'ose pas sortir de Madrid, que Soult a capitulé, que Suchet est en déroute, que Masséna s'est enfoncé en Portugal, et que cinq armées, y compris celle de Wellesley, l'entourent ; que sais-je encore ?

— Eh bien ! distribuez aux plus mutins quelques centaines de coups de plat de sabra.

— C'est ce que j'ai fait, colonel ; mais cette tisane n'a pas guéri leur poltronnerie. Sur quatre-vingts, trente se sont échappés et vont rejoindre Mina dans la Montagne ; le reste est gardé à vue, mais s'échappera au premier signal et nous laissera dans l'embarras.

— Diable ! dit le beau marquis, c'est embarrassant. Si l'on en faisait fusiller deux ou trois pour l'exemple ?

Je pensai que l'occasion était venue de me montrer.

— Colonel, dis-je en me levant, on prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec deux tonneaux de vinaigre.

— Qui vous demande votre avis ? répliqua-t-il avec humeur.

— Vous ne l'avez pas demandé, colonel, mais je crois devoir l'offrir. Puisque je pars avec vous, j'ai intérêt comme vous à ce que le voyage se fasse en sûreté.

— Eh bien ! que proposez-vous monsieur le donneur d'avis ?

— Rien que de très-simple, colonel. Donnez-moi le commandement des muletiers. Je me charge de tout.

— Vous !

— Oui, moi.

— Et comment ferez-vous ?

— C'est mon secret. Vous m'autoriserez seulement à doubler et à tripler la solde des muletiers pendant tout le chemin. Il en coûtera peut-être cinq ou six mille francs au trésor mais...

— Qu'en pensez-vous, Bardache ? demanda le marquis.

— Je pense, mon colonel, que ce sera nous tirer d'affaire à peu de frais.

— Eh bien ! je vous donne pleins pouvoirs, Robert. Allez et faites vite, car nous partirons demain matin à cinq heures, et il est déjà midi... Charles, le déjeuner est-il servi ?

— Oui, monsieur le marquis.

— Allez, mon ami, dit Trouville en ôtant sa robe de chambre pour endosser son uniforme de grande tenue ; allez, vous viendrez ce soir à cinq heures me rendre compte de ce que vous aurez fait."

Le commandant Bardache sortit en même temps que moi, et me dit en grognant dans l'escalier :

— Voilà les fats qu'on nous envoie de Paris. Celui-ci se fait friser, baigner, parfumer, il sent bon comme un bouquet, il chante des romances comme Garat et Elleviou ; et, tenez... écoutez-le..."

En effet, on entendait la voix de Trouville qui fredonnait doucement : Femme sensible, entends-tu le ramage ?...

— Entends-tu le ramage ?... As-tu vu le plumage ? disait Bardache en adoucissant sa voix pour imiter celle du beau marquis. C'est sur cet air-là sans doute que nous allons rosser les Anglais ou étrangler Mina !... On appelle ça un colonel ! Et moi je vous

dis que c'est une poupée de cire et qu'on ferait bien de le mettre derrière la vitrine d'un coiffeur.

Mais voilà, c'est un marquis et l'empereur n'aime plus que les marquis. Il veut être bien servi à table, il veut qu'on lui présente la chonise et les bottes d'une façon gracieuse, comme on faisait au bon vieux temps pour les Bourbons ! Ah ! les belles manières ! Il n'y a plus que les belles manières qui réussissent !... Et moi qui viens d'user au service de la France plus de fonds de culotte qu'il n'y a de jours dans l'année ; moi qui compte dix huit campagnes, quatorze blessures ; moi Pierre Bardache, du village de Sauvignac, canton d'Auzon, Haute-Loire, on m'a fait attendre la croix jusqu'à Wagram ! Et je serai toute ma vie Pierre Bardache, chef de bataillon, et les dames, en me voyant, crieront : " Qu'il est laid ! Et les empereurs diront : " Ce pauvre vieux ! sa peau a été percée à mon service de plus de trous qu'une écumoire ; mais ce n'est pas un joli garçon, un frisé, un marquis, un duc ; son père n'était pas un émigré, pourquoi le ferait-on colonel ? Est-ce qu'il sait chanter *Fleur du Tage* et rouler les yeux en portant la main sur son cœur !... " Car ne vous y trompez pas, Robert, c'est ça qui séduit les dames et les empereurs... Et maintenant, camarade, allons voir les muletiers. Par précaution, je les ai fait enfermer dans la caserne de gendarmerie."

## XXVI

Il était temps de retourner à la caserne ; car, en l'absence du commandant, les muletiers s'étaient mis en révolte ouverte, et, s'ils avaient eu des armes sous la main, le sang aurait coulé. Heureusement, le poste d'infanterie chargé de les garder tenait bon, et, croisant la baïonnette, intimidait les plus braves.

En même temps, on battait le rappel dans les rues voisines, et les soldats dispersés dans les cabarets arrivaient en foule.

À la vue du chef de bataillon Bardache, il y eut comme une suspension d'armes. Le capitaine chargé de la garde du poste lui dit que les muletiers espagnols, mêlés parmi les français, avaient les premiers refusé de marcher et donné l'exemple de la révolte.

— C'est bien, dit le commandant en se tournant vers les soldats. Chargez les armes !"

On entendit alors le tintement des baguettes qui montaient et descendaient dans les canons de fusil. Ce bruit, malgré l'habitude que j'avais de toutes les batailles, me parut sinistre et me glaça jusqu'au fond de l'âme. Ces pauvres muletiers n'étaient, après tout, pas obligés de se faire tuer au service de S. M. Joseph Bonaparte roi d'Espagne, ou de Napoléon. Ils n'étaient même pas soldats, et l'on ne pouvait les retenir prisonniers que par un horrible abus de la force.

— En joue ! dit le commandant.

À ce moment, je lui saisis vivement le bras et je dis :

— Commandant, qu'allez-vous faire ?"

Il me regarda de travers et répondit d'un ton bourru :

— Si cette canaille ne pose pas les armes à l'instant... (Qu'elles armes ! Les plus dangereux tenaient à la main des manches à balai, des étrilles ou des brosses !) Je vais ordonner le feu.

Souvenez-vous, commandant, lui dis-je, que le colonel m'a donné ses

pleins pouvoirs pour terminer l'affaire. Faites désarmer les fusils. Je répons de tout.

—Vous répondez de tout, grommela Bardache; vous répondez de tout! et qui me répond de vous-même?"

Cependant il fit relever le canon des fusils.

Je m'avançai alors vers les révoltés et je leur dis :

"Camarades, si quelqu'un de vous a des sujets de plainte, qu'il parle librement; je lui ferai rendre justice."

L'un des plus hardis s'avança :

"On m'enrôle par force. Je ne suis pas soldat. J'ai quarante-cinq ans, et je suis né à Lusignan, près de Poitiers. J'ai une femme et quatre enfants en bas âge. On m'a fait venir ici sous prétexte de conduire des mulets jusqu'à Bayonne, mais il était bien entendu qu'on ne me ferait passer la frontière sous aucun prétexte. Je n'ai pas envie d'être assassiné par ces brigands d'Espagnols. J'étais engagé au prix de trois francs par jour, plus la nourriture. Hier, en arrivant, j'ai demandé mon compte. L'officier payeur m'a ri au nez et m'a juré que mes mulets devaient aller à Lisbonne et que je les suivrais bon gré mal gré. Là-dessus, j'ai voulu dire—ce qui est vrai—que ma femme et mes enfants ont besoin de mon travail pour vivre et qu'ils vont mendier dans les rues si je ne retourne pas à Lusignan; l'officier m'a ordonné de me taire si je ne voulais pas qu'il me mit son sabre dans le ventre... Est-ce juste, cela... Est-ce que les soldats sont faits pour vexer le pauvre monde?"

—Enfin, tu veux partir?

—Oui, monsieur.

—Eh bien, pars, tu es libre."

Ce pauvre homme, qui s'était vu à deux doigts d'être fusillé, ne pouvait en croire ses yeux et ses oreilles. Il renaissait à la vie.

"Allons, que fais-tu là? lui dis-je encore. Tu devrais être déjà loin."

Mais, malgré son étonnement et sa joie, il n'avait pas perdu toute présence d'esprit. Il roulait son chapeau dans ses doigts et paraissait avoir encore autre chose sur le cœur.

"Monsieur, dit-il enfin, je vois bien que vous êtes bon et généreux..."

—Après?

—Oh! oui, généreux, car enfin, vous pourriez me faire tuer comme un chien, et le commandant, je crois, dirait tout de suite : Amen. Mais ce n'est pas tout..."

—Quoi donc encore?

—Et mon argent?

—C'est juste. Où est l'officier payeur?"

Bardache s'approcha de moi et me dit :

"Est-ce que vous allez payer ce saïnéant?"

—Certainement.

—Tous les autres crieront famine et voudront être payés à leur tour.

—Je le sais bien. Mais c'est le seul moyen de les retenir sous les drapeaux. Aimez-vous mieux les voir désertier en route?"

Il leva les épaules et dit :

"Après tout, je m'en lave les mains. Autant vaut donner cet argent aux muletiers qu'à Mina."

—Vous croyez donc que nous ne pourrions pas nous tirer des griffes de Mina?"

—Ma foi, dit Bardache, avec ce brigand-là l'on n'est sûr de rien. Il connaît son pays comme s'il l'avait fait. Partout des montagnes, des défilés,

des précipices, des routes où l'on ne peut aller qu'à dos de mulet. Vous marchez tranquillement en colonne serrée, l'œil au guet, le doigt sur la détente. Tout à coup des masses de rochers s'écrasent sur vos têtes et vous écrasent. Oh fuir? A droite, la montagne perpendiculaire; à gauche, un précipice de six cents pieds. A l'avant garde des coups de fusil; vous y courez... Point du tout, c'est l'arrière-garde qu'on attaque et qu'on égorge, ou c'est le centre qu'on pille. Que faire? Où joindre Mina? Ses soldats et lui courent comme des lévriers, grimpent comme des chèvres et sont sobres comme des chameaux. Ceux qu'on prend (quand on en prend, car ce sont au plutôt qui nous prennent) restent quelquefois deux ou trois jours sans manger et sans se plaindre. Un oignon cru, un paquet de cigarettes et deux onces de pain suffisent au régiment de toute la semaine... Ah! que je regrette l'Allemagne et mes Prussiens mangeurs de choucroute, chez qui le couvert était mis trois fois par jour! Mais je ne reverrai plus les jours heureux d'Iéna où le vin, la viande et le tabac étaient à discrétion. Et l'amour!... De belles grosses Westphaliennes, tendres comme le pain frais, douces comme des pots de confiture, et d'un si bon caractère!..."

Il poussa un profond soupir et dit au payeur :

"Réglez le compte de ce pékin, puisqu'il veut partir. Et qu'il file promptement."

Le pauvre diable, une fois payé, sortit de la caserne sans tourner la tête.

Comme Bardache l'avait prévu, tous ses compagnons firent la même demande. Je tins tête à tous. J'en renvoyai environ une dizaine, qui, soit frayer soit mauvaise volonté, n'auraient rendu aucun service, et je les fis payer très-exactement sous mes yeux.

Cette exactitude fit le meilleur effet, et disposa ceux qui paraissaient indécis à m'écouter favorablement.

"Maintenant, leur dis-je, tous les proltrons sont partis. Je puis vous parler avec franchise. Combien vous a-t-on promis?"

—Trois francs par jour et la nourriture.

—Les voici... Maintenant je vous propose un autre marché. Qui veut gagner six francs par jour?"

—C'est beaucoup," interrompit Bardache.

Mais sans m'arrêter à cette observation, je répétai ma demande.

"Qui nous garantit que nous serons payés à l'avenir? demanda un muletier.

—Moi, qui viens de vous payer ce qu'on vous devait déjà."

—Oui, mais si vous êtes tué, ou si Mina nous tue, qui recevra l'argent?"

Je vis bien que c'était le nœud de la question. Le danger de périr, quoique très-grand, effrayait moins ces pauvres gens que le danger de n'être pas payé. Chacun d'eux avait un père, une mère, une femme, une sœur, des enfants, et consentait volontiers à risquer sa vie dans leur intérêt; mais risquer sa vie et son argent à la fois était impossible.

"Eh bien, leur dis-je, vous vous engagez à conduire vos mulets de Bayonne à Madrid. Vous aurez six francs par jour. Pour plus de sûreté, je donne tout de suite à chacun de vous cent francs d'arrhes qu'il enverra dans sa famille; le reste sera payé à Madrid même, ou, si vous le préférez, au retour."

Ma proposition fut reçue comme je l'avais prévu, avec acclamations, et je

rendis la liberté à mes hommes. Dès le soir même, quarante muletiers volontaires attirés par le bruit de mes libéralités, s'enrôlèrent sous mes ordres et aux mêmes conditions.

Le vieux Bardache, étonné, me dit :

"C'est affaire à vous de gouverner cette canaille. Ils sont déjà dociles et soumis comme de petits chiens."

—Vous vous trompez, commandant. Ils ont vu que je ne voulais ni les tromper, ni les mener à coups de plat de sabre ou à coups de fusil comme vous faites, et qu'ils gagneraient de l'argent avec moi; voilà pourquoi ils me suivent. Soyez de bonne foi avec les hommes, ils auront confiance en vous. Surtout ne les menez jamais à coups de bâton—les français particulièrement, qui ont l'épiderme chatouilleux."

A six heures du soir, j'allai, suivant ma promesse, rendre compte au colonel de la mission qu'il m'avait confiée. Il fut enchanté de mon zèle et me dit en grasseyant :

"Bon début, très-cher. Je vois que vous êtes homme de tête et de capacité."

—Parbleu! dit l'officier payeur, ce n'était pas bien difficile. J'en aurais fait autant si l'on m'avait laissé disposer de la caisse.

—Eh bien, capitaine, il fallait le faire, répliqua Trouville.

—Oui, continua le payeur, mais qui comblera le déficit? Son Altesse Sérénissime le prince de Neufchâteau, major général de l'armée, annonce à Sa Majesté le roi d'Espagne, par dépêche authentique, qu'elle lui envoie douze cent mille francs en or pour les besoins de l'armée de Portugal, et voici qu'avant de passer la frontière, aujourd'hui même, nous avons payé huit mille francs."

Le marquis de Trouville parut frappé de ce raisonnement.

"Mais pour ce prix-là, répliquai-je, nous avons quatre-vingts muletiers de bonne volonté et nous ne serons obligés de fusiller personne. Cela vaut bien huit mille francs, je crois?"

—Or ça, dit le colonel, puisque vous avez si bien commencé, mon cher Robert, prenez-moi, dès ce soir, le commandement de vos hommes, et tenez-les prêts à partir demain matin... A propos, Charles, ma calèche est-elle prête?"

—Oui, monsieur le marquis, répondit le valet de chambre.

—Et mes deux fourgons?"

—Oui, monsieurs le marquis.

—N'oubliez pas d'emballer quelques paniers de bon vin de Bordeaux; ces vins d'Espagne sentent le bouc et vous tournent sur le cœur... As-tu averti Mme la comtesse de Spada?"

—Oui, monsieur le marquis.

—Sera-t-elle prête à cinq heures du matin?"

—Pour cela, je n'en sais rien. Monsieur le marquis sait bien que les dames..."

—Bien, bien. Ne vas-tu pas lâcher quelque impertinence?"

Le nom de la comtesse Spada me causa quelque étonnement et réveilla en moi de vieux souvenirs.

"Colonel, demandai-je, Mme la comtesse Spada n'est-elle pas femme de M. le comte Spada?"

—Apparemment, répondit Trouville un peu étonné que j'eusse osé l'interroger.

—Et M. le comte Spada n'est-il pas Milanaise de naissance?"

—Je n'en sais rien, dit Trouville, et ne m'en inquiète guère. Je crois seulement que le comte Ettore Spada à servi quelque temps à Naples au-

près du roi Joseph. Il était colonel du régiment *del Principe* vers 1808. Il est aujourd'hui *mayordomo mayor* de la maison du roi d'Espagne. C'est le dispensateur de toutes les grâces. Entre nous, Mme la comtesse Spada n'est pas étrangère à la haute fortune de son mari.

On dit qu'elle a beaucoup d'empire sur un auguste personnage, ou, comme disent les gazettes, qu'elle est honorée d'une tendresse auguste. Ce qu'on ne peut pas nier, c'est qu'elle porte le titre de première dame du palais, quoique la reine Julie n'ait pas voulu passer les Pyrénées... Et, tenez, ajouta le colonel, voici Mme Spada qui traverse le jardin de la sous-préfecture... Avouez qu'elle est jolie et qu'elle marche bien."

J'avouai sans difficulté. Je venais de reconnaître dans Mme la comtesse Ettore Spada l'ancienne amie de Tibérius, la belle Emilia Sorbetti.

Ettore avait enfin reçu le prix de sa constance. On l'avait épousé.

## XXVII

La rencontre de Mme Spada, devenue la première dame du palais de la reine Julie et femme du *mayordomo mayor* de S. M. le roi Joseph, n'était pas très-rassurante pour moi. Cependant, grâce à ma longue barbe, à mes cheveux flottants et aux douze années qui s'étaient écoulées depuis le jour où mon ami Tibérius m'avait présenté chez elle, j'espérai n'être pas facilement reconnu; mais je me tins à distance, par précaution.

Au reste, je passai la nuit au milieu des muletiers qui devaient faire partie du convoi, indiquant à chacun son poste, distribuant des armes et veillant sur les préparatifs du départ.

Le matin, à l'heure fixée, c'est-à-dire au point du jour, le tambour retentit et appela tout le monde dans les rangs.

Nous sortimes de Bayonne dans l'ordre suivant :

D'abord, une avant-garde de cinquante hommes chargés d'éclairer la route :

Puis, à cent pas en arrière, le corps de bataille, ou, pour parler plus strictement, la longue file des mulets qui s'avançaient deux par deux, suivis de leurs conducteurs à pied :

Puis les voitures d'artillerie, canons et caissons ;

Puis les fourgons chargés de vivres ;

Puis d'autres fourgons qui contenaient les douze cent mille francs que le Trésor français envoyait en Espagne pour les besoins de l'armée de Maséna.

Tout ce qui précède était médiocrement gardé et marchait entre deux haies de soldats fort éloignés l'un de l'autre; en revanche, la calèche du colonel marquis de Trouville, ses deux fourgons, la calèche de Mme Spada et quatre ou cinq autres voitures remplies de robes, de cartons, de chapeaux de femmes et autres choses indispensables au salut de l'armée, étaient environnés d'une troupe nombreuse.

En tête de cette troupe, et à droite de la calèche de Mme Spada, caracolait le beau colonel. De temps en temps, il se penchait à la portière pour parler de plus près à Mme la *camerera mayor*, et les éclats de rire d'Emilia montraient assez que la conversation était fort joyeuse.

Bardache, qui était à l'avant-garde avec moi, se retourna, regarda cette belle ordonnance et les courbettes gracieuses du colonel et de son che-

val ; puis, il haussa les épaules et me dit :

— Si Mina n'enlève pas tout le convoi, c'est qu'il y mettra de la bonne volonté. Voilà un beau fils qui ne pense qu'à faire des compliments aux dames... C'est bien de faire le joli cœur qu'il s'agira ce soir ou demain !

— Bah ! nous sommes encore en France. Plus tard, nous verrons...

— Plus tard, dit Bardache, ce sera tout à fait la même chose. M. le marquis restera marquis quand même et nous fera prendre comme des poissons dans le filet du roi de Navarre.

— De quel roi parlez-vous ?

De Mina, parbleu ! Car c'est bien lui qui est le maître et le roi de la province. Nous n'y levons pas un centime d'impôt sans sa permission, et nous n'achetons pas un paquet d'allumettes s'il lui plaît de l'empêcher. Si quelque malheureux Navarrais osait entrer à notre service, il serait poignardé le lendemain... Regardez les vieux soldats qui ont déjà fait escorte... Ils ont tous l'œil et l'oreille au guet.

— Les jeunes ont plus de confiance.

Bardache me regarda d'un air singulier et dit :

— Pauvres conscrits !... Est-ce qu'ils savent ce qui les attend là-bas ? Ils savent qu'on tirera des coups fusil, voilà tout ; mais ils croient se battre en ligne, par quarante ou cinquante mille à la fois, comme en Allemagne ou en Pologne... Ils ne connaissent pas le traître couteau, le fusil caché derrière la haie ou dans le sillon... Ce n'est pas la peine de les débâbler : il y a des grâces d'état ; mais le colonel devrait veiller, lui, et non passer le temps à dire des fadaïses...

Le convoi arriva vers le soir en vue d'Irun, la première ville que l'on rencontre sur la frontière d'Espagne après le passage de la Bidassoa.

Je fus très-étonné de voir les habitants d'Irun venir en grand nombre au-devant de nous et nous faire un accueil cordial. On aurait dit que ces braves gens venaient de retrouver de vieux amis. Je le fis remarquer à Bardache.

— Que disiez-vous donc de leur férocité, commandant ?

Il secoua la tête :

— Tout ce qui relui n'est pas or.

Cependant la municipalité d'Irun nous avait fait apporter du vin et des provisions de toute espèce. On fit halte aux portes de la ville, et tout le monde mangea et but avidement, — surtout les jeunes soldats, qui s'étendirent sur l'herbe bientôt après et commencèrent à ronfler.

Les vétérans eux-mêmes, oubliant leur défiance accoutumée, n'avaient pas épargné le vin des habitants d'Irun.

Pour moi, qui, grâce au ciel, ai la tête assez solide, j'avais conservé tout mon sang-froid, et je regardais ce spectacle avec inquiétude.

— Si nous débutons ainsi, pensais-je, que sera-ce plus tard ?

Pendant que je faisais ces réflexions, étendu à l'ombre avec mes compagnons, je remarquai deux Espagnols qui se promenaient dans nos rangs et semblaient passer la revue du convoi.

L'un d'eux comptait du doigt les hommes et les mulets.

Sans être bien habile à parler l'espagnol, je comprenais à peu près leur conversation, car j'avais étudié cette langue pendant quinze jours fort assidûment au château de Fénéstrange, à côté de Clélie, et beaucoup de mots espagnols ressemblent au patois de nos paysans.

Je devinai donc à peu près ce qu'ils disaient : les gestes d'ailleurs étaient fort clairs ; et, ne se croyant pas observés (tout le monde dormait autour de moi), mes deux Espagnols gesticulaient beaucoup.

Je me levai à demi et m'appuyai sur un coude pour mieux les voir à travers les branches d'un buisson qui me séparait d'eux.

— Il y a trois cents vingt mulets, dit l'un, et quatre-vingt muletiers.

— Combien de soldats ?

— Cinq cents.

— Combien de canons ?

— Dix.

— Combien de fourgons ?

— Quarante.

— C'est bien, il faut avertir Mina.

— L'un des muletiers qui ont déserté hier matin est allé déjà le prévenir. Il les attend au pied de la montagne, dans le défilé de \*\*\*

Ici je tendis vainement l'oreille. Ils baissèrent la voix et je n'entendis plus rien.

Je ne crus pas nécessaire de tarder davantage. Évidemment ils ne comptaient pas pousser plus loin leurs conférences. Je me levai donc brusquement pour les saisir et les faire prisonniers.

Mais ils étaient sur leurs gardes et prirent la fuite dans deux directions opposées.

Je criai sur-le-champ :

— Aux armes !

Et je courus sur les traces du fuyard le plus proche. Certes, je puis me vanter d'avoir toujours eu le pied leste et solide, mais ce n'est pas sans raison qu'on a vanté les jambes des Navarrais et des Basques.

(A Continuer.)

## MARIETTE-BEY

Mariette-Bey, le savant des savants entre les égyptologues, vient de mourir au Caire.

Après Champollion, Mariette-Bey avait rempli le monde savant du bruit de ses découvertes. De solides études avaient fait de ce perspicace, un incroyable "divinateur". Il a reconstitué l'histoire de l'Égypte, tâche ardue et dont les résultats peuvent être glorieusement revendiqués par son pays.

La dépêche qui annonçait sa mort nous est arrivée hier matin. Nous avons pensé qu'un homme, entre tous, pouvait, à Paris, nous dire en peu de mots ce que fut ce grand chercheur.

Cet homme, c'est M. Ferdinand de Lesseps.

Et M. de Lesseps nous a, en effet, tracé, en un quart d'heure, et tout chagrin de la nouvelle que nous lui apportions, la silhouette du Français que la science vient de perdre.

C'est M. de Lesseps qui parle et nous transcrivons :

— Mariette était de Boulogne-sur-Mer. C'était un homme de taille moyenne, à figure étrange, énergique.

Pour dire le mot, il avait du génie.

Sa vie est celle d'un homme exceptionnel. Pourvu d'une bonne éducation, il s'était mis par goût à l'étude des hiéroglyphes. Champollion le passionnait, et sur la recommandation d'un inspecteur du collège où il professait le dessin d'ornement, je crois, il fut attaché comme employé, vers 1848 ou 1849 — il avait à peu près trente ans — au musée égyptien du Louvre. On ne tarda pas à remarquer chez lui des aptitudes étonnamment spéciales ; et le jeune Mariette, dont tous les savants connaissaient déjà le flair, si le mot n'est pas trop vulgaire en matière d'archéologie, fut désigné bientôt pour

aller chercher en Égypte ce qu'il y restait de manuscrits coptes, manuscrits immédiatement postérieurs au premier langage des pays du Nil.

La mission qu'on avait confiée au jeune savant ne lui suffisait point. Il eut l'idée de rechercher l'emplacement de l'antique ville de Memphis, enfouie sous les sables.

On le vit commencer ses fouilles et on le traita comme on traite tous les chercheurs. Il découvrit bientôt, — c'était une heureuse vengeance contre ses détracteurs — le temple séculaire de Sérapis, le *Serapeum*, et les tombeaux des Bœufs Apis.

L'Europe enregistra ces découvertes — c'était en 1851 — avec des témoignages d'admiration. Il mit à découvert, un an plus tard le Sphinx colossal, taillé dans le roc, dont l'histoire est si connue.

Au cours des premiers travaux en Égypte, il fit sortir de terre la table non moins célèbre de Manéthon.

Manéthon, prêtre du temps de Ptolémée Philadelphe, était le gardien des archives sacrées à Héliopolis. L'histoire des temps primitifs que Manéthon avait écrite est perdue. Les auteurs de l'époque suivante en constatent la disparition. Mais il y avait, enfouis également sous les sables, des documents de pierre bien précieux, tels que la succession des rois qui avaient régné avant Ramsès II, l'indication hiéroglyphique de leur descendance. Mariette reconstitua, avec la table de Manéthon, — trouvaille romanesque autant que scientifique, — l'histoire de la royauté égyptienne en remontant jusqu'à la première dynastie. Champollion et ses élèves n'avaient pu remonter qu'à la dix-huitième, en fixant l'époque de Ramsès II.

— Et dès cette époque, la France lui fit-elle la place qu'il méritait ?

— Certes ! On le nomma quelque chose à Paris, et il revint en France, mais pour repartir et continuer cette série de découvertes admirables, qui permirent de refaire tout à neuf l'histoire de l'Égypte. Il faudra un grand écrivain archéologue pour faire à Mariette l'oraison funèbre qu'il mérite dans les publications scientifiques de France.

— Vous l'avez connu dès cette époque ?

— Oui. Je m'occupais alors du projet de percement de l'isthme de Suez, et j'avais avec le khédive, Saïd-Pacha, les relations aimables que vous savez. Au cours d'un voyage à Paris, je rencontrai, dans une maison amie, Mariette, dont on m'avait beaucoup parlé, et dont j'avais admiré sur place, mieux que personne, les magnifiques travaux. Sans le connaître, personnellement, j'avais déjà parlé de lui au vice-roi ! J'avais dit à Saïd-Pacha que cette Égypte antique, dont chaque touriste emportait un morceau dans sa malle, exigeait une protection sévère, — bien plus, une répression du brigandage artistique ; qu'il fallait créer au Caire un centre de collections, et confier ce musée à Mariette, le seul homme capable de mener l'affaire à de glorieux résultats. Saïd-Pacha m'avait donné pleins pouvoirs. Et savez-vous avec qui je rédigeai le traité qui liait Mariette à l'Égypte pour de longues années ?

— Non.

— Avec Barthélemy Saint-Hilaire ?

— Le vrai ? Celui d'aujourd'hui ?

— Jeunes gens, jeunes gens ! Vous ignorez donc que M. Barthélemy Saint-Hilaire était alors mon secrétaire pour le canal de Suez, avant d'être l'avoué de M. Thiers ! Il écrivait pour moi, l'excellent ami, avant

d'écrire pour lui. C'est vous autres qui l'avez appelé méchamment Saint-Epistolaire. Il ne s'en fâche pas d'ailleurs. Eh bien, lui, Mariette avait vingt ou vingt-cinq mille francs par an, et il était nommé — c'était son rêve avec l'Institut, qu'il obtint plus tard — conservateur du musée égyptien de Boulaq.

Là se trouvent réunies aujourd'hui des merveilles inestimables. Il a fait de ce palais, où les khédives le logeaient luxueusement et le faisaient respecter comme un puissant de la science, un musée égyptien qui vaut à lui seul le voyage du Caire. C'est l'histoire du monde. Vous savez quelles controverses surgirent à propos de sa découverte des royautés antérieures à l'époque qu'on appelait "authentique," de la Bible. Les discussions religieuses s'envenimèrent. Il y eut des conflits ethnographiques à n'en plus finir. Mariette a été un grand homme, et le résumé de son œuvre sera, pour celui qui pourra le faire, un titre de gloire déjà suffisant.

— Il est venu à Paris récemment, n'est-ce pas ?

— Oui. Je l'ai vu, il y a deux mois, pour la dernière fois. Nous étions restés si bons amis que la nouvelle de sa mort me chagrina beaucoup. Dites bien que son labeur était incessant, et que pour lui chacune de ses découvertes en appelait une autre... Sa femme et ses enfants habitent là-bas.

Il avait été nommé Bey dès son arrivée, et il y a quelque temps, après que l'Institut lui eût largement ouvert les portes de l'Académie des beaux-arts, le savant de Boulogne, rivé à l'Égypte par le culte de l'art historique, est mort Pacha.

— A qui croyez-vous que le khédive actuel puisse confier l'importante mission que Mariette-Bey avait accomplie en partie, ainsi que la direction de ce grand musée égyptien de Boulaq ?

— Un seul homme au monde, à mon avis, est digne de ce grand honneur. C'est M. Maspéro, professeur d'archéologie au Collège de France.

M. de Lesseps m'a retracé cette vie laborieuse et grandiose avec sa simplicité de langage et sa bonhomie habituelles.

J'y ai vu percer cependant la tristesse d'un homme de cœur et d'un artiste, qui perd l'ami dont les travaux ont été parallèles aux siens.

Lequel des deux a le plus fait pour la vénérable Égypte ? On ne saurait le dire, et les peuples à venir confondront leurs deux noms dans une admiration reconnaissante.

PIERRE GIFFARD.

\* \* Toto a la déplorable habitude de se manger les ongles. Sa mère l'invitant à lui montrer ses mains, il s'empresse de lui montrer neuf doigts, parfaitement intact.

— Mais celui-là ? dit la maman, en le forçant à exhiber le dixième, qu'il s'était rongé... jusqu'au coude.

Toto, ne sachant que dire :

— Celui-là ?... celui-là, ce n'est pas moi !

\* \* Une jeune fleuriste disait hier, à une de ses compagnes :

— Dans l'Afghanistan, on leur a envoyé trois cents chameaux. Eh bien ! deux mois après, elles étaient toutes mortes !

\* \* Deux cocottes devisent de la crise monétaire :

— Moi, dit la première, je suis pour le double étalon !